

Psychopathe (*n. m. et f.*): les psychopathes n'ont aucun sentiment envers les autres, qui ne sont pour eux que des objets servant à assouvir leurs envies. Ils n'ont donc aucune morale et aucune limite à faire du mal à autrui, physiquement et moralement. Ils n'éprouvent aucun sentiment de culpabilité.

PREMIÈRE PARTIE

- 1 -

Juin 2018

Marie, même si ce n'est pas là son prénom, mais nous l'appellerons ainsi, quitte les abords de l'école du quartier.

Juin. Il fait vraiment chaud ! C'est un vendredi. Elle vient de déposer son fils, 8 ans, et sa fille, 6 ans, à la porte de l'école. Ce soir, c'est leur père qui viendra les récupérer. Ils passeront le week-end avec lui.

Les choses se passent ainsi depuis un an.

Elle les regarde s'éloigner dans la cour, se retourner plusieurs fois pour lui faire un petit coucou de la main. Ils rejoignent finalement leurs camarades, commencent à discuter, se retrouvent happés par leur vie d'enfants et finissent par ne plus se retourner.

Alors, elle aussi tourne les talons et part vers son travail. Juste une matinée à assurer, avant d'attaquer le week-end. Elle ne travaille jamais le vendredi après-midi. Deux jours et demi, rien que pour elle, libre de ses mouvements, de ses horaires, de ses allées et venues.

Pour le moment, toutes ses occupations des week-ends « sans enfants », ne peuvent pas se faire avec eux. Ils sont trop jeunes pour ça.

Au début, il y a une année, au moment où son mari et elle s'étaient séparés, ces week-ends passés toute seule avaient

été difficiles.

Elle avait été très gauche, tout empruntée. Elle n'avait pas su comment occuper toutes ces heures de « liberté », comment habiter cette vie, vide de ses enfants.

Revenir à ses passions d'antan, d'avant son mariage ? Sa période mariage avait vu s'étouffer toutes ses vraies passions, ses envies.

Pour avoir ses deux enfants, il lui avait fallu mettre entre parenthèses tout ce qui lui procurait tant de plaisir. Mais cela n'avait pas été aussi dur que ce qu'elle avait craint. L'attachement qu'elle avait développé peu à peu pour ses enfants lui avait servi de garde-fou pour endiguer ses pulsions. Et puis, elle y pensait bien peu, finalement !

Mais les enfants avaient grandi, demandant de moins en moins de temps et d'énergie de la part de leur entourage. Ce qui avait libéré de la place en elle. Elle avait vu son esprit s'ouvrir de nouveau à ce qu'elle croyait avoir perdu, et ce fut avec plaisir qu'elle accueillit les images qui affluaient dans sa tête, en état de veille, aussi bien que durant son sommeil.

Son attachement pour ses enfants était bien assis, solide. Elle n'avait plus à l'affirmer. Toutefois, elle restait dubitative à propos de ce qu'elle ressentait pour sa progéniture fois deux. Était-ce de l'amour ? Elle ne saurait le dire avec certitude, ne sachant comment se traduisait l'amour en général. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'elle n'avait jamais ressenti pour quiconque ce qu'elle ressentait pour ses deux enfants. Elle n'aurait laissé personne leur faire du mal. Elle voulait les protéger, de tout, de tout le monde. Mais parfois,

elle se demandait ce qu'elle aurait bien pu ressentir s'ils devaient disparaître, mourir. Elle se disait aussi – mais cela ne lui faisait aucun effet – qu'elle n'éprouverait alors peut-être rien, car en se mettant en situation de deuil de ses enfants, mentalement, elle n'avait rien ressenti du tout. Ni tristesse ni envie de pleurer. Avait-elle déjà pleuré ? Avait-elle déjà été triste ? Elle ne s'en souvenait pas. Oui, elle tenait à ses enfants. Oui, elle aurait tué pour eux. Et quoi d'autre ? *A priori*, rien.

Elle ressent des choses, elle en est certaine, mais ce qu'elle pense, c'est qu'elle n'éprouve pas. Elle avait dès lors souvent observé les gens autour d'elle, lorsqu'ils éprouvaient des sentiments, amour, tristesse, peur, passion... Elle était de plus en plus persuadée qu'elle n'avait jamais rien éprouvé. Et cela l'intriguait. Elle se comparait alors à une lionne. Une lionne, de fait dépourvue de tout affect, mais un animal capable de tuer sauvagement si l'on s'en prend à sa progéniture. C'était cela qu'elle vivait, une capacité à montrer une réaction animale.

Malgré tout, observer ses congénères l'avait aidée. Aidée à faire comme eux, à mimer les sentiments. Après tout, les humains sont très réducteurs dans leurs raisonnements : pour eux, une personne qui porte sur son visage toutes les expressions d'un sentiment éprouve nécessairement ce sentiment. C'est idiot ! Que dire des acteurs et comédiens en général, dans ce cas ?

Dès lors, elle était devenue experte en mime des sentiments. Elle pouvait même pleurer sur commande ! Que demander de plus ?

En tout cas, désormais, elle se sentait délicieusement disponible pour autre chose que s'occuper de ses enfants. Disponible pour tout ce qui touchait à son intimité mentale et psychique. Disponible pour cultiver son jardin secret.

Ce divorce était tombé à pic. Alors qu'elle avait tout juste commencé à se sentir ainsi disponible, son mari lui avait annoncé un beau jour qu'il avait décidé de la quitter, pour poursuivre sa vie avec une autre. C'était parfait.

En restant à ses côtés, elle n'aurait jamais pu s'adonner à ses plaisirs. Ainsi, à l'annonce de son mari – alors qu'elle aurait dû réagir comme si elle avait pris la foudre –, elle avait simplement et calmement ébauché un sourire. Un sourire serein, comme un remerciement muet. Et son mari n'avait absolument rien compris à sa réaction. Comment interpréter ce sourire tranquille ? Aucune colère, aucun étonnement, aucune question. Rien.

Il s'était penché vers elle, lui avait répété ses dires, en y ajoutant, incrédule, un « tu as bien compris ce que je viens de te dire ? ». En réponse, elle avait juste de nouveau souri en lui répondant que « oui, j'ai bien compris, on fera comme tu voudras, mais... laisse-moi, s'il te plaît, avoir la garde des enfants. »

N'osant croire à une telle facilité à obtenir ce qu'il voulait, à se débarrasser enfin d'elle, il avait immédiatement répondu par un « oui, si tu veux. »

Et voilà. C'était il y a un an. Le lendemain, il était parti. *Car les hommes sont des lâches, s'était-elle dit, c'est bien connu. Ils ne quittent une femme que s'ils savent qu'un autre nid douillet les attend, gentiment préparé à leur attention.*

Après la séparation, il lui avait fallu trois longs mois pour qu'au fil des soirées passées à s'occuper comme elle pouvait, elle finisse par décider – décider pour de bon – de se laisser aller à mettre en place la façon dont elle allait... tuer le temps.

Cette décision allait être lourde de conséquences si elle faisait les choses de travers. Elle ne voulait surtout pas perdre la vie qu'elle avait avec ses enfants. Elle ne voulait pas perdre ses enfants, en se perdant elle-même. Car elle avait une tâche importante à accomplir avec eux. Elle devait, comme toute bonne mère, faire leur éducation...

Et puis, trois autres mois avaient passé, pour réunir tout ce dont elle avait besoin, pour pouvoir s'adonner à ses passions si longtemps délaissées.

Il restait donc de cette année : six mois de pur bonheur, qu'elle venait de traverser, marchant sur un petit nuage. Six mois de retour à ses sources. C'était ça, la vraie vie, pour elle.

Mais voilà, depuis quelque temps, elle commençait à penser de plus en plus souvent au moment où il lui faudrait lever le pied, tout préparer pour tranquillement passer le relais. Prendre sa « retraite », en quelque sorte. Se retirer, tirer sa révérence. Pourtant, avant cela, elle avait encore un sacré paquet d'années devant elle. Alors, pourquoi pensait-elle si souvent à ce qu'elle concevait, non pas comme une fin, mais comme un passage ? Elle percevait quelque chose, cette sorte de fin/finalité qui s'approchait de plus en plus, une fin aussi inévitable que prématurée... Pourquoi ?

Pour solde de tout conte

Elle repensa au contenu de ces derniers mois. Le déclencheur : six mois plus tôt, alors qu'elle avait eu un affrontement particulièrement virulent avec son ex-mari. Le père de ses enfants !! Un crétin fini, qui ne comprenait rien à rien ! Un handicapé de la vie ! Et en plus, il croyait vraiment savoir qui était son ex-femme. Quel abruti !

Heureusement, ses deux petits chéris ne lui ressemblaient pas. Eux, ils avaient les mêmes prédispositions qu'elle. Elle s'en était déjà rendu compte, en les observant dans leurs jeux. Surtout en extérieur : dans le jardin, au parc, en forêt, à la mer. Ils lui ressemblaient, et c'était très bien ainsi...

Tout avait alors commencé, ou plutôt, recommencé, avec cet affrontement, il y a environ six mois...

- 2 -

Dimanche 1^{er} juillet 2018

– Ma femme, ça la rend folle, tu comprends ? Tout ça pour une putain d’ampoule ! C’est idiot, hein ? Alors, moi, j’ai appelé les services de la ville. C’est pas eux qui gèrent ce genre de truc, il paraît. « Faut voir avec la DDE ». OK, va pour la DDE. Mais voilà, eux, ils répondent pas au téléphone. Du coup, j’ai dû poser une demi-journée de congés pour me déplacer jusqu’à leurs bureaux. Un comble ! Finalement, je les ai eus en direct. Mais quand même, j’ai dû faire un *sitting* dans leur hall. Au bout du compte, j’ai déposé une demande remplie en quatre exemplaires. Et voilà, ça, c’était il y a trois semaines. Trois semaines à attendre qu’un employé de leurs services vienne vérifier si c’est l’ampoule ou la douille qui déconne sur leur putain de lampadaire qu’arrête pas de clignoter toute la nuit, et qui empêche ma femme de dormir, et maintenant elle me harcèle pour que je fasse jouer mon statut de flic pour faire bouger les choses ! Et du coup, moi, je flippe quand c’est le moment d’aller me coucher. Parce que, tu vois, on a des super volets. Mais quand même, la lumière de ce lampadaire de merde filtre un petit peu à travers. Un tout petit peu. Et ça suffit à ma femme pour pas dormir et donc pour me réveiller toutes les deux heures ! Je vais craquer.

– Ben... t’as qu’à péter l’ampoule...

– Je l’ai fait !

– Bon, et alors ?

– Un type est venu le lendemain même pour la changer !

– Ah... ça, c’est con...

– Figure-toi que je l’ai chopé. Je lui ai demandé, tant qu’il était perché là-haut, s’il ne pouvait pas en profiter pour voir ce qui déconnait. Pourquoi l’ampoule clignotait comme ça sans arrêt.

– Et alors ?

– Pas possible, qu’il m’a répondu. Pas possible parce que l’ampoule s’allume automatiquement à la nuit qui arrive, par capteur, et on peut pas la déclencher autrement. Je lui ai dit que ça allait s’allumer une demi-heure plus tard et que je lui offrais une petite bière en attendant. Et là, il m’a répondu que de toute façon, il était là pour changer les ampoules et qu’il n’avait pas le droit de réparer une panne, surtout si elle n’avait pas encore été déclarée comme panne. Alors, je lui ai dit que j’étais allé la déclarer cette putain de panne, et tu sais quoi ?

– Ben, non.

– Il m’a dit que c’était encore pire ! Parce que le jour où le réparateur viendrait, il constaterait que la panne avait été réparée, le signalerait à son service, qu’ils remonteraient jusqu’à lui et qu’il risquait sa place. Sa putain de place de poseur d’ampoules ! J’hallucine ! Et là, je dois avouer que j’ai craqué pour de bon.

– T’as fait quoi ?

– J’ai fait usage de la force...

– T’as pas sorti ton arme de service quand même ?

– Mais non ! Je lui ai piqué son échelle en lui disant de

rester accroché à son lampadaire aussi longtemps qu'il pouvait tenir et que dès que la panne serait réparée, je lui rendrais son échelle.

– C'est pas très cool.

– Et là, stoïque, le gars, cramponné de toutes ses forces au poteau, il m'a juste dit que s'il rapportait mon attitude à ses services, ma demande serait irrémédiablement remise en dessous de la pile à chaque fois qu'elle arriverait au-dessus. Jusqu'à nouvel ordre. Ce mec, en même temps, il doit avoir l'habitude d'être alpagué par le contribuable de base comme moi, du coup, il reste zen et il explique les choses aux gens.

– Et ?

– Je lui ai rendu son échelle, bien sûr ! Mais quand même, tu imagines, l'hiver, mine de rien, ça va vite arriver. Les nuits vont être hyper longues. Alors, le clignotage va durer des heures, et...

– Clignotement.

– Quoi ?

– Clignotement. Pas clignotage. Grignotage, oui, mais pas clignotage.

– Pourquoi tu me parles de grignotage ? Tu me trouves gros ? Ma femme me trouve un peu empâté. Toi aussi ?

– Mais non ! C'était un exemple. Rien de plus. Alors, ton ampoule ?

– Ouais... C'est après que le gars a été sympa. Il m'a dit de pas faire comme un autre client, qui avait carrément déraciné le lampadaire avec un engin de voirie et...

– Arraché.

– Quoi ?

– Arraché. Pas déraciné. Déraciner, c'est pour les arbres.

Les lampadaires n'ont pas de racines.

– Tu sais que t'es chiant, toi, avec ton amour de la langue, comme tu dis !

– Peut-être bien. Mais je peux pas m'empêcher. Bon, alors, il t'a dit quoi exactement, ton gars ?

– Et puis, pour une dent aussi, on dit arracher, pourtant, les dents elles ont des racines.

– C'est pas faux. Mais bon, là, on s'égare. Alors, ton gars ?

– Il m'a juste parlé comme ça du lampadaire arraché et qui avait ensuite été remplacé en totalité. Du coup, installation neuve et plus de clignota... plus de clignotement. Et voilà !

– Et donc ?

– Ce week-end, opération terrassement. J'ai loué une pelleteuse pour creuser une mare dans mon jardin et je vais malencontreusement dérac... arracher ce nom d'un chien de lampadaire.

– C'est le moins qu'on puisse dire !

– Quoi encore ?

– Lampadaire, chien, ça va ensemble. Tous les lampadaires de la création se font pisser dessus par les chiens.

– Je vois pas le rapport.

– Y'en a pas. C'était juste pour dire. Mais bon, ton problème va être résolu avant l'hiver, si je comprends bien.

– Je crois bien, en effet.

– Eh ben voilà ! Comme quoi, fallait pas s'énerver.

C'est à ce moment que l'inspecteur Verney s'approcha des deux collègues.

– Dites-moi, Durand, dès que vous aurez fini de déraciner tous les lampadaires clignoteurs du quartier, vous pourrez

me rejoindre dans mon bureau ?

Et Baptiste disparut comme il était venu, pour retourner s'enfermer dans ses quartiers.

– J'arrive, Patron !

– Tu me diras ?

– Pour l'inspecteur ?

– Non ! Pour le lampadaire !

– Ah oui ! Pas de souci. De toute façon, il vit ses dernières heures. Le calme va revenir à la maison !

– À plus, Durand.

– Ouais. À plus.

Planté devant le bureau de Baptiste, Durand tâchait de reprendre une contenance, se refaire une attitude un peu plus professionnelle avant de frapper à la porte de son supérieur. Le « Entrez, Durand » de l'inspecteur devança son geste. *Ce type voit à travers les portes, c'est pas possible ! Il est vraiment flippant, par moments...*

– Durand, l'inspecteur Charcot devrait se présenter d'ici une heure. Vous l'enverrez directement à mon bureau, OK ?

– D'accord. Vous avez une affaire ensemble ?

– Ça se pourrait.

– Alors, on va le voir ici pendant quelque temps ?

– Possible. Pourquoi ?

– Moi, je l'aime bien, Charcot.

– L'inspecteur Charcot.

– Euh oui... excusez-moi. L'inspecteur Charcot. Bon, à plus tard, alors. Et dès qu'il arrive, je vous l'envoie.

– OK. On fait comme ça.